



Vue d'atelier, février 2016.

Lunar. 2016, huile, acrylique et sérigraphie sur toile, 200 x 180 cm.
Courtesy de l'artiste et de la galerie Jousse Entreprise, Paris.

EVA NIELSEN,

TRAQUER LA VUE

Des « architectures à l'apparence à la fois ancienne ou d'aujourd'hui, construites dans des espaces hantés par la lumière d'un film qui serait comme projeté sur la toile » : ainsi parle Marc Desgrandchamps des œuvres d'Eva Nielsen. Quelque chose d'intemporel y est en effet à l'œuvre, qu'excède l'espace innommable dans lequel l'artiste nous entraîne. Franco-Danoise, de formation littéraire – d'où son goût pour la citation –, un père et un grand-père peintres, Eva Nielsen est installée à Yerres, dans l'Essonne, à l'écart de l'agitation urbaine. Sortie de l'École des Beaux-Arts de Paris il y a huit ans, elle s'est inventé un style propre qui mêle techniques et motifs, instruisant l'idée de ruine prospective au service d'un éloge exclusif de la peinture. Rencontre.

ENTRETIEN AVEC PHILIPPE PIGUET



Philippe Piguet | Quel rapport continuez-vous d'entretenir avec la culture scandinave qui fonde votre démarche ?

Eva Nielsen | Je m'applique à rester toujours en connexion avec le monde scandinave, en cherchant par exemple à y faire des résidences. Il y a dans le Nord une lumière, une atmosphère qui m'ont toujours fascinée. Étant née dans une famille de peintres, j'ai découvert tout en même temps la peinture scandinave – celle de Hammershøi, par exemple – et les peintres français. J'ai bénéficié en quelque sorte d'un double héritage mais, au début, je pensais que celui qui me venait de ma famille était un peu dépassé. À l'École des Beaux-Arts, j'ai vite pris conscience que c'était bien plus un avantage qu'un handicap et qu'il fallait que j'aille piocher dans cette part scandinave. Ce à quoi je me suis efforcée sans difficulté somme toute parce que cela était enfoui en moi.

À la vue de vos tableaux, s'il est une chose qui frappe tout de suite le regard, c'est l'absence totale de présence humaine. À quoi cela correspond-il ?

C'est une donnée essentielle de mon travail. Pour moi, le fait de parler des lieux, c'est parler de l'humain. J'ai toujours la sensation que l'humain est très présent. S'il ne l'est pas de manière figurée, il l'est de manière implicite, très fortement. L'objet dit tellement de choses sur la présence humaine que cela suffit.

Vous voulez dire qu'elle est évoquée ?

Une chaise laissée libre suggère immédiatement la présence d'une figure. Soit parce qu'il s'est passé quelque chose juste avant, soit parce qu'il va se passer quelque chose juste après. Ce qui m'intéresse, c'est l'espace intermédiaire entre ces deux moments. Plutôt que de parler de l'humain, parler des lieux qu'il traverse. Et puis la présence humaine, c'est aussi le peintre, c'est la main qui fait la toile. Cela suffit. Inutile d'en faire plus.

Il y a quelque chose d'éminemment graphique dans votre peinture. À quoi cela tient-il ?

Cela est dû au fait que mes sujets sont surtout des motifs d'architecture. J'aime beaucoup l'architecture moderniste et puis j'ai toujours aimé en général les peintures très construites. J'aime quand la peinture tient bien. Regardez les intérieurs de Matisse : on a toujours l'impression qu'aucune perspective n'est juste et pourtant tout tient très bien. De plus, j'ai été sous influence ; je veux parler de celle de Caillebotte. J'ai grandi à Yerres, aussi c'est un artiste que j'ai beaucoup regardé. Ce qui m'a toujours intéressée chez lui, c'est son travail sur le cadrage.

Qu'est-ce qui vous intéresse tant dans la sérigraphie pour l'employer au même titre que la peinture ?

La sérigraphie est un outil qui m'intéresse parce qu'elle me permet de mixer dessin et photographie. Le fait qu'elle permette d'imprimer des fragments de photos répond exactement à ce que je cherche à faire. Dans la pratique de la sérigraphie, il y a quelque chose d'une dimension épiphannique qui est passionnant. J'utilise un cadre dont le format est aisé à manipuler, environ



Ellis Island. 2011, encre, acrylique et sérigraphie sur toile, 200 x 150 cm. Collection privée. Courtesy de l'artiste.



Thalle. 2015, huile, acrylique, encre et sérigraphie sur toile, 200 x 260 cm. Collection privée. Courtesy de l'artiste et de la galerie Jousse Entreprise, Paris.

90 x 70 cm. Le motif est fragmenté en plusieurs transparents que je pose au fur et à mesure sur la toile après les avoir insolés. C'est un travail très physique.

La façon que vous avez d'intégrer votre motif à la peinture relève somme toute d'une forme de collage, non ?

Quelque chose m'intrigue dans le collage par rapport à la juxtaposition des plans. Quand on marche dans la rue, il y a des moments où tous les plans se mélangent et, tout d'un coup, tout apparaît à plat. Ce genre de vision correspond à ce qu'on appelle une « réduction mentale ». J'ai fait une fois cette expérience et quand je suis rentrée chez moi, j'ai noté dans un carnet tous les ressentis que j'avais éprouvés. Je me suis dit que je pouvais peut-être bâtir toute une vie de peinture là-dessus. Je venais de lire Héliou et j'avais en tête une de ses phrases qui m'avait complètement tourneboulée : « Je comprends après une vie de peinture qu'en fait, l'essentiel, ce n'est pas d'inventer, c'est le privilège de voir. » Considérant alors comme un privilège d'être tombée sur cette phrase, je me suis dit que ce que j'allais

essayer de faire, c'était de traquer la vision, plutôt que d'être dans cette obsession permanente d'inventer...

Pour ce faire, vous avez choisi de mettre en œuvre cette technique qui vous est très personnelle et qui procède d'une sorte de mélange d'huile, d'acrylique et d'encre sérigraphique.

En fait, la sérigraphie, c'est beaucoup moins mécanique qu'il n'y paraît, parce que le geste reste très manuel. C'est moi qui choisis la couleur, qui enduis la soie tendue sur châssis, qui l'insole, qui l'imprime enfin sur la toile, etc. Bref, c'est pleinement un acte de peinture.

Que vous offre le collage que la peinture, seule, ne vous procure pas ?

Je ne pratique pas le collage pour le collage. J'y recours parce que cela me permet d'instruire un espace inattendu. Je travaille sur des toiles qui sont préparées. J'interviens tout d'abord en imprimant sur la toile le motif architectural que j'ai sérigraphié, c'est-à-dire que je place en surface ce qui fait l'objet du tableau. Ensuite, avec du

scotch, je masque la totalité de l’empreinte sérigraphique et, ceci fait, je peins à l’huile et à l’acrylique le paysage dans lequel je l’inscris. Ce qui m’intéresse, c’est la possibilité de gestes de natures différentes...

Qui sont donc compatibles ?

On ne peut pas peindre à l’acrylique sur l’huile. Il y a donc tout un système précis de strates. Quand la peinture est faite, je retire à la pince à épiler tous les scotchs pour libérer à la vue l’objet sérigraphié. C’est toujours un moment stressant parce qu’en fait, je travaille à l’aveugle et que je ne peux voir le résultat final qu’une fois toutes les opérations achevées. Parfois, le dévoilement est une grande déception, ça ne correspond pas à la vue que j’en avais. Il faut recommencer, sinon reprendre la toile mais ce n’est jamais aisé.

Les titres de vos tableaux sont pour le moins surprenants. D’où les sortez-vous ?

Ce sont des mots qui me plaisent pour leur plasticité ; ils ne sont jamais choisis au

hasard. Bien au contraire, je prends tout le temps de les mâcher mentalement. Ce sont souvent des mots que j’ai entendus petite et qui me sont restés en tête, alors je les convoque pour mes peintures. *Camaldule*, par exemple, c’est un ordre religieux. Peu importe son sens, j’aime sa sonorité.

À quelles sources iconographiques vous documentez-vous ?

Je puise à deux sources que je mixe elles aussi librement. D’une part, je me balade souvent avec mon carnet de croquis et mon appareil photo et je me constitue tout un réservoir d’images que je recompose le plus souvent à l’ordinateur. Il m’arrive parfois de refaire certains voyages, à l’étranger même, pour revoir certains sites dont le souvenir m’obsède et dont je veux absolument refaire des images. De l’autre, je regarde sur Internet des situations dont on m’a parlé et qui sont susceptibles de m’intéresser. Je peux alors utiliser une image qui me frappe et que je ne pourrais pas aller voir sur place. Dans tous les cas, la photo ne me sert que d’aide-mémoire, je m’en détache assez rapidement et je n’utilise les images que pour poser sur la toile grossièrement les grandes lignes du modèle retenu...

D’où cette apparence quelque peu brouillée et fragmentaire de vos images ?

Oui et non. Dans ses *Salons*, Diderot a une formule que j’adore : « De grâce, s’il vous plaît, les peintres, laissez-moi une lacune, un manque que mon esprit puisse combler. » C’est aussi le travail mental du regardeur qui fait la peinture. Il faut donc lui laisser un peu de place.

À propos de certaines peintures anciennes, vous dites que, ce qui vous stupéfie, c’est « l’impression que l’air y circule ». Qu’entendez-vous par là ?

Il y a une petite peinture de Zurbarán à la National Gallery de Londres qui figure une tasse remplie d’eau. Chaque fois que je la vois, j’éprouve toujours cette sensation que l’objet se déploie, que l’on peut tendre la main et prendre cette petite tasse. Ce que j’aime par-dessus tout, c’est que le peintre sait très bien qu’il donne à voir un simulacre. Tout le monde le sait mais on est tous complices. ■

EVA NIELSEN

EN QUELQUES DATES

Née en 1983 aux Lilas.
Elle vit et travaille à Yerres.
Représentée par les galeries
Selma Feriani (Londres/Tunis),
Jousse Entreprise (Paris)
et The Pill (Istanbul).



Expositions à venir

- *Les Épis Girardon* (commissaire : Joël Riff), Moly Sabata/Fondation Albert Gleizes, Sablons, du 17 septembre au 23 octobre 2016
- *Architopie*, Maison des arts plastiques Rosa Bonheur, Chevilly-Larue, du 30 septembre au 5 novembre 2016
- *5 x 2* (commissaire : Philippe Piguet), Patio Art Opéra, Paris, du 14 au 26 novembre 2016

Sélection d’expositions personnelles et collectives

- 2016 • *Territoire*, Jousse Entreprise
- *New Paintings*, Gallery The Pill, Istanbul
- *Duo show* avec Clément Laigle, Espace Art&Essai, Université de Rennes
- *Eva Nielsen*, Espace art contemporain Camille Lambert, Juvisy-sur-Orge
- 2015 • *Moving in Space*, Tajan Art Studio, Paris
- *Peindre, dit-elle*, Musée de Rochechouart
- 2014 • *Zones du doute*, Art Collector Prize, Paris
- *The Road*, Selma Feriani gallery, Londres (UK)
- *Avec et sans peinture*, Mac/Val, Vitry-sur-Seine
- 2011 • *Walden*, galerie Dominique Fiat, Paris

Hydre. 2016, huile, acrylique, encre et sérigraphie sur toile, 200 x 150 cm. Courtesy de l’artiste et de la galerie Jousse Entreprise, Paris.

